

Littérature québécoise

Number 32, May–June 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20019ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

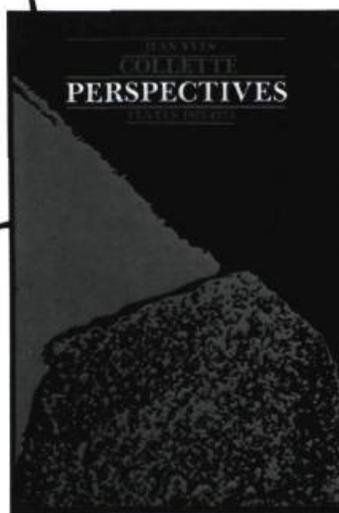
(1988). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (32), 14–18.

L'OMBRE JETÉE

Rina Lasnier

Écrits des Forges, 1987;
12,00 \$

On voit mal, au premier abord, comment l'œuvre de Rina Lasnier, amorcée il y a près d'un demi-siècle (en 1939) et poursuivie dans la plus haute solitude, trouverait aujourd'hui de nouveaux lecteurs. Cette poétesse de l'âme et de la plénitude de vivre, chantre de tous les mystères (avec une préférence marquée pour celui de Dieu), qui module tour à tour l'incantation et la prière, n'en étonnera pas moins ceux qui passeront outre à sa réputation — plus que surfaite d'ailleurs — de chrétienne prosélyte ou de sbire extatique des choses de la Foi. Loin de toute religiosité d'embrigadement, les poèmes de cette nouvelle compilation ouvrent les portes d'un atelier de la création des plus singuliers, chambre de l'inspiration s'il en est une, où tantôt le verset — lecture de Claudel oblige —, tantôt des strophes de vers presque classiques mettent en place une étrange symbolique de la célébration et de l'émerveillement. Rina Lasnier, dans les quatre recueils ici réunis, déploie son esthétique comme une éthique: son langage est de ceux qui veulent acquiescer, qui souscrivent corps et âme, dans un élan mystique, à une quête très sereine de la transparence et de la vérité. L'entreprise n'est certes pas sans précédent en poésie, et le projet de Lasnier se rattache à tout un courant lyrique français, qui va de Claudel et Jouve à Pierre Emmanuel et Jean-Claude Renard (en passant par les Grosjean, La Tour du Pin, Le Quintec, Durry, la liste est longue...), tous poètes qui interrogent leur croyance plus qu'ils ne la clament autour de la figure centrale du Christ et des représentations bibliques. L'intuition d'une sorte de permanence intérieure des êtres et des choses puis l'acte de foi en Dieu s'éprouvent en effet, chez Lasnier, au contact fécondant de la réalité, plus proprement celle de la Nature. Le poète y assouvit sa soif de l'immuable, y inter-



pelle les choses muettes, mais surtout y retrouve un processus littéralement *rituel* de naissances et de morts, choses qui éveillent en elle une nostalgie des commencements et la ramènent au mystère de la Nativité. Un critique patient relèverait sans peine, dans cette poésie, la cosmogonie bachelardienne des quatre éléments, avec ses récurrences diverses, ses motifs insignes: l'eau (de jouvence); le «matin d'oiseaux» où culminent l'air et la lumière (le feu); etc. La poésie pour Lasnier est autre chose qu'un cliquetis de sonorités; tous les mots sont des «signes» qui révèlent «l'âme des choses» (p.144) et déroulent une liturgie de l'existence. Ce beau livre des Écrits des Forges est à inclure dans votre rayon de poésie québécoise. Il écarte, s'il en est besoin, l'ombre qui pesait pour certains sur l'œuvre de Rina Lasnier.

Gabriel Landry

LE FOU DU PÈRE

Robert Lalonde

Boréal, 1988; 13,95 \$

Le fou du père comme dans l'expression *le fou du roi* ou comme une histoire d'amour avec le roi, le père, mais le mot amour est sans doute insuffisant lorsqu'il

toire de moulin. Malgré le plaisir de la lecture, il semble que cette mise à distance provienne de l'écriture elle-même, écriture poétique qui ne convient peut-être pas à l'approche qu'il faudrait, plus directe, plus compromettante.

Il est sans doute urgent de dépasser l'image opaque du père, de la traverser, toujours la même, dirait-on, presque caricaturale à force de répétition ou pire, exotique: le père, la forêt, la petite cabane, la chasse, enfin le mythe de la primitivité qui va dans le goût du jour ou des maisons d'édition.

Pourtant le rapprochement physique de la fin laisse entrevoir ce qui n'a pas été dit ou écrit encore, «le chemin qui mène à cette clairière...».

Gilles Léveillé

PERSPECTIVES

TEXTES 1971-1975

Jean-Yves Collette

Le Noroît, 1987; 15,00 \$

Les rééditions abondent ces dernières années au Québec (signe encourageant? ou signe des temps: \$): les collections de poche se multiplient, mais aussi les rééditions de poésies, sous forme de rétrospectives. Ainsi, après Jacques Brault et Marie Uguay notamment, les éditions Le Noroît nous présentent le deuxième tome (on en prévoit six) des écrits littéraires de Jean-Yves Collette, sous le titre *Perspectives, Textes 1971-1975*.

est question de ce type de rapport dont parlent assez peu, comme si c'était évident, les auteurs québécois.

Robert Lalonde, avec ce quatrième roman, en parle. Le narrateur cherchera à rencontrer ce père vieillissant, ce *mur* sur le terrain de l'autre, celui de la nature, nature sauvage, apparemment indifférente et silencieuse, l'accompagnant dans l'activité de la chasse. «On ne l'a pas encore trouvé, le chemin qui mène à cette clairière où les pères et les fils pourront enfin se toucher doucement, se toucher jusqu'au cœur et s'arrêter de vouloir tuer.» (p. 121-122) Un contact, un rapprochement inespéré, très physique se noue et ne serait que le début de quelque chose d'autre comme un agrandissement de la perspective, la compréhension de l'autre.

Cette arrivée de la fiction laisse pourtant sur son appétit et on aurait souhaité faire la connaissance de ce père dont on apprend malgré tout quelques maigres éléments biographiques: son mariage, l'alcool, une his-

Auteur prolifique, actif dans le milieu littéraire québécois — il est éditeur à la Nouvelle Barre du Jour — Jean-Yves Collette rassemble à son tour ses textes littéraires déjà parus. La première tranche, 1965-1970, s'intitulait *Préliminaires*; vient de paraître la deuxième, 1971-1975: *Perspectives*. Voici un recueil aux styles variés, comme le souligne Normand de Bellefeuille dans la préface, nourris d'un certain éclectisme prisé par l'auteur. Si cet éclectisme illustre sa polyvalence, il affaiblit l'ensemble de l'œuvre, son unité. Le lecteur est en effet promené d'un titre à l'autre sans fil conducteur autre que la chronologie, alors que des regroupements thématiques et stylistiques auraient permis de dégager les lignes de force de l'œuvre. Ainsi, les textes les plus puissants et les plus profondément liés entre eux par le style et par le fond, *l'Etat de débauche* et *une certaine volonté de patience* sont séparés par plu-

seurs textes de moindre intérêt.

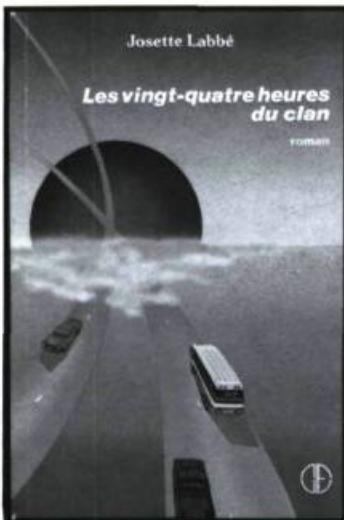
La présentation chronologique des écrits permet tout de même de suivre la démarche de l'auteur, sa progression. Dans les proses non ponctuées, le style de Collette se fait plus dégagé et s'épure au fil des ans: les textes d'ouverture: *Oh!* et de fermeture: *Jubilations* le démontrent très nettement. Le premier illustre la spontanéité évidente de l'écrivain, que de nombreuses maladresses ternissent un peu: utilisation excessive d'épithètes, de mots et syntagmes successifs qui finissent par ne produire qu'un long bruit. Avec *Jubilations*, Collette se montre plus réservé et présente deux pages d'une prose alerte, de lecture agréable qui provoque même l'émotion du lecteur:

«attendre tout attendre à cause d'un frôlement

attendre comme je t'aime» (p. 144).

Perspectives de Jean-Yves Collette est donc un livre très inégal dont j'ai tiré peu de plaisir, en définitive. Occasion propice à me rapprocher de la poésie (dont Collette se distancie) et à me convaincre du peu d'intérêt poétique — et esthétique — de la *textualisation* et de son avatar théorique, la *mort du genre*.

Claude Paradis



LES VINGT-QUATRE HEURES DU CLAN
Josette Labbé
C.L.F., 1987; 12,95 \$

Le matin, à la campagne ou à la ville, ça grouille dans nos maisons. Les familles se préparent à affronter le jour. Chacun partira avec son lot de bonheur et son lot de tristesse sans même avoir le temps de faire le point avec les autres. Nos matins ressemblent de plus en plus à ceux

qu'on peut passer au restaurant d'un motel. On déjeune avec les autres sans rien dire de ce que l'on vit.

Le père annonce qu'il s'en va travailler quelques jours dans le Maine; c'est faux, il entre à l'hôpital pour des examens en cardiologie. La mère laisse un mot sur la table pour vous informer qu'elle va rejoindre le père dans le Maine; elle file à Montréal rejoindre l'une de ses filles qui est enceinte d'un père inconnu. Le plus vieux, pendant ce temps, revient sur la route, il se relève d'une «bonne brosse», vole un *char* sans trop savoir pourquoi.

Josette Labbé met au jour les mensonges d'une famille. Tout le monde s'aime, mais tout le monde semble seul avec ses problèmes. De l'action, beaucoup d'action dans ce nouveau roman, vivant, un peu fou, drôle et triste. Josette Labbé fait, encore une fois, la preuve qu'en Amérique, la distance n'a pas d'importance!!! À lire pour le plaisir comme *Jean-Pierre, mon homme, ma mère* paru en 1982.

Les vingt-quatre heures du clan ça ressemble à la vie, à nos vies. Ce n'est pas de la grande littérature, ce n'est pas recherché, c'est la vie, c'est vingt-quatre heures sans poésie, sans littérature. Rien n'empêche qu'une fois qu'on a lu la première page, on ne peut plus s'arrêter.

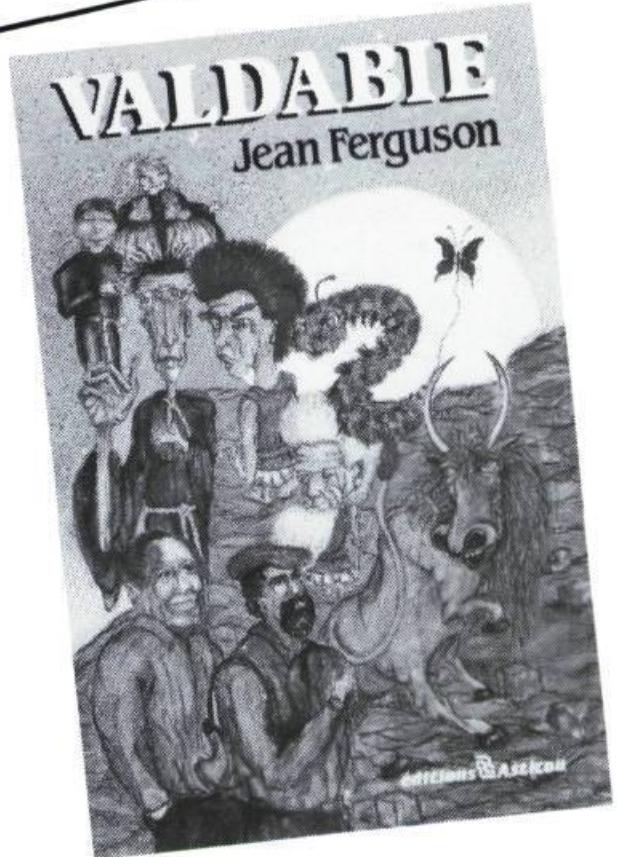
Marc Chabot

MYRIAM PREMIÈRE
Francine Noël
VLB, 1987; 19,95 \$

Qui dira la joie du commentateur à parler d'un bon livre, lorsque le compte rendu à écrire n'est pas le pensum qu'il devient parfois, mais l'heureux prolongement de la lecture. C'est que Francine Noël est de ces auteurs généreux qui donnent à leurs lecteurs l'envie d'écrire en plus du plaisir de lire. Aussi ceux qui, nombreux, avaient aimé son premier roman *Maryse*, ne seront pas déçus par *Myriam première*, suite des aventures de la jeune femme et de ses amis du plateau Mont-Royal. Les lieux n'ont pas changé, non plus que le ton, la verve et l'humour jamais défaillant de Noël, mais à l'instar des personnages, l'écriture a mûri et tient les promesses contenues en germe dans *Maryse*, preuve que sa qualité n'était pas surfaite.

Myriam première, c'est deux mois dans la vie de Myriam, sept ans, fille de Marité et de

NOUVEAUTÉ



Valdabie, c'est un monde charmant où vivent des personnages tous plus surprenants les uns que les autres... Zébu Majestueux, Petite Brise, Molaire Supérieur, Rexmagna, ce sont quelques-uns des Valdabiens que rencontrent les deux «pêcheurs d'étoiles» qui se sont posés sur cette planète. Il y a aussi le monstre Catéragon, les petits hommes verts, le moine Tipipi... En somme, une joyeuse galerie de personnages dignes des bonnes histoires de science-fiction. Celle-ci est marquée au coin de l'humour et s'adresse aux jeunes... ainsi qu'à tous ceux qui n'ont pas encore perdu le don d'émerveillement!

○ Jean Ferguson, *Valdabie*, Hull, Les éditions Asticou, 1988, 154p.
ISBN 2-89198-085-9 / 8,95 \$

Distribution en librairie:
DIFFUSION PROLOGUE

ASTICOU 87-88
à pleines pages

François. L'enfant n'a pas la langue dans sa poche, elle est douée d'une sensibilité qui confine au pouvoir extra-sensoriel et la logique étrange des adultes la laisse pour le moins songeuse. Elle apprend lentement à vivre en apprenant ce qu'elle est. Entre l'école qu'elle déteste et l'Île Verte dont elle rêve, il y a le théâtre qu'elle découvre, un premier amour déçu, la mort d'un chat. Autour de Myriam, son demi-frère Gabriel, la sorcière punk Miracle Marthe, les tantes *surnaturelles* que sont devenues Maryse et Marie-Lyre, les parents et les aïeules continuent eux aussi d'apprendre la vie et sont encore surpris par elle. Maryse est devenue écrivaine et remonte le cours des mémoires en quête des origines. À cette chronique du quotidien des années quatre-vingt s'ajoutent — récit dans le récit — les passionnantes histoires du passé familial qu'elle raconte aux enfants. Ce mélange singulier des niveaux de narration articule le roman et lui donne toute sa puissance; en même temps qu'il peut être considéré comme un cliché instantané de l'époque, lors même qu'il circonscrit un lieu — Montréal — et un temps — la période post-référendaire — on y trouve cette largeur de vue qui relie l'individuel au collectif, le particulier à l'universel. Manifestement, Francine Noël est en pleine possession de ses moyens et on a envie d'offrir son livre (c'est toujours bon signe) aux amis lointains, belle façon de donner des nouvelles d'ici. Vive-ment la suite!

Marty Laforest

LE SOURIRE DES CHEFS
Michel Savard
Illustrations
de Paul-Émile Saulnier
Noroît, 1987; 12,00 \$

«Quant au ciel/ nous avons convenu de l'arrêter quelque part», traçant à même l'infini la limite du regard. Enfermés, ignorants qu'au-delà de l'apparence brute des choses, les mots peuvent encore saisir des réalités



insoupçonnées, nous ratons une part essentielle de nous-mêmes. Ce dialogue entre les mots et les choses est au cœur du troisième livre de Michel Savard. L'expérience intime y côtoie l'expérience collective; elle procède d'une observation minutieuse des choses, des mots, des états de la matière en quelque sorte. «Le mur ne mérite pas le mépris/que nous lui vouons».

Les deux extraits cités du poème «Mur de brique», donnent le ton du recueil, cette suite d'une vingtaine de poèmes où l'auteur atteint un sommet. Le titre, accompagné de sous-catégories: «murale (matériaux mixtes)», par exemple, donne à penser qu'il ne s'agit peut-être que d'un début. Si tel est le cas, attendons-nous à l'une des suites poétiques les plus percutantes de notre poésie. «Mur de brique» est en effet l'une de mes plus belles expériences de lecture. Il y a là une réflexion sur l'existence dans un langage vif, parfois enjoué, donnant un peu dans la dérision: le mur «nous considère et nous/ tout à notre fibrillation/n'éprouvons pour cette bienveillance/nullereconnaissance...» Simples en apparence, les sens de cette suite ne s'épuisent pas facilement. Et cette remarque s'applique à l'ensemble des quatre suites qui composent le livre.

De l'expérience intime de «Petit déjeuner» et de «Mur de brique», jusqu'à l'expérience collective rendue par «Cela» et «Nationalismes», le ton et l'organisation ne perdent jamais prise. Le langage de Michel Savard trouve ici sa meilleure expression et engage le poète dans une nouvelle voie, qui relance un travail déjà bien amorcé avec *Forages* et *Cahier d'anatomie*.

Ce n'est pas non plus le moindre mérite du *Sourire des Chefs* d'être un objet fascinant pour l'œil, grâce aux magnifiques illustrations de Paul-Émile Saulnier.

Paul Bélanger

LES SAMOURAILLES
France Boisvert
L'Hexagone, 1987;
16,95 \$

Ah! La science-fiction, diction, friction, l'anticipation, le fantasme-tic... Je m'arrête. France Boisvert est nettement plus douée que moi pour jouer avec les mots-maux, ce qu'elle ne cesse

de faire dans son premier roman, *Les Samourailles*.

L'histoire? Après une série d'accidents nucléaires, la Terre n'est plus ce qu'elle était. Les gens non plus qui doivent s'habituer à un hiver qui perdure depuis douze ans. En compagnie de Dany-Girl, de Praxis Séphiroth et autres «monozigolos», le lecteur ahuri apprendra à vivre en Occimol où «le monde nabab fluorise les crocs mal serrés du médiocre» (p. 12). Ici, la fiction se marie avec l'humour au temple de l'inénarrable. Car il s'avère difficile de résumer ce déploiement de la langue au service d'une imagination débridée. Les parcours sont intérieurs et un être humain reste un être humain, même en l'an 5 du Varsol.

Un gentil roman, sans aucune prétention, qui ne bouleversera pas les *Kamikaze* de la haute voltige intellectuelle, mais qui plaira aux cerveaux soucieux de se détendre et de s'amuser.

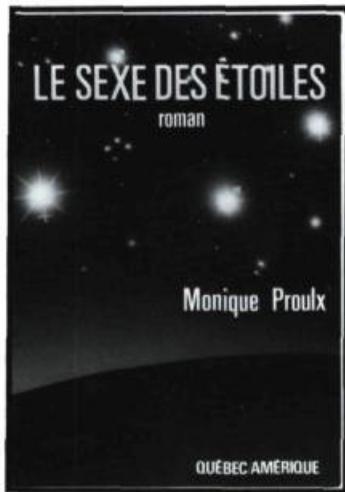
Pauline Bolduc

LE SEXE DES ÉTOILES
Monique Proulx
Québec/Amérique,
1987; 16,95 \$

Ludique! on ne saurait mieux qualifier le dernier — en fait c'est le premier — roman de Monique Proulx. Ludique et gourmand. D'une lecture savoureuse, ce bouquin épique se laisse dévorer d'une seule traite, accompagné de préférence d'un verre de rouge et d'un fromage italien.

Monique Proulx avait fait la preuve qu'elle excellait dans le récit court! La construction nous fait glisser, à la fin de ses chapitres, sur des chutes dignes des meilleures nouvelles. Et, si le récit n'est pas toujours vraisemblable, il sait éveiller l'intérêt, soulevant au passage des questions sérieuses tout en provoquant le rire, le sourire et l'attendrissement.

Comment résister à cette famille de personnages au bord de la caricature, en marge de la société? Comment résister à Gaby, recherchiste un rien désinvolte qui filoute, un beau jour, l'œuvre d'un autre, chassant tout sentiment de culpabilité? À Dominique, écrivain en panne sèche d'inspiration et de puissance, qui tremble devant son père et s'éprend d'un être hors norme, bouleversant ainsi sa vie et ses convictions? À Camille, fillette trop brillante pour ne pas excréter la mesquinerie des enjeux quoti-



diens et la bêtise des adultes ordinaires. À la fabuleuse Marie-Pierre, Mère-et-Père de Camille, assoiffée d'amour et de désir, en quête perpétuelle de l'âme-sœur perdue, du cœur-frère introuvable, du corps-abri inexistant? Comment, en effet, résister à cette brochette d'êtres un peu ridicules mais attachants, issus d'un imaginaire dégourdi?

Entendons-nous bien, toutefois. Avec *Le sexe des étoiles*, Monique Proulx n'essayait pas de publier le Roman du siècle. Sans doute visait-elle d'abord à se divertir elle-même en l'écrivant. Puis à divertir un public intelligent, pas snob, qui réfléchit encore à certaines questions et se laisse parfois tenter par des croustilles au vinaigre. Eh bien quoi! Nous tenons là, ma chère, un bel exemple de roman québécois du post-yuppisme!²

Josette Giguère

1. Prix Adrienne Choquette 1983 et Grand Prix littéraire du Journal de Montréal 1984 pour *Sans cœur et sans reproche*, recueil de nouvelles.
2. Le yuppie a les croustilles au vinaigre en sainte horreur.

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE Huguette Lapointe-Roy Boréal, 1987; 21,95 \$

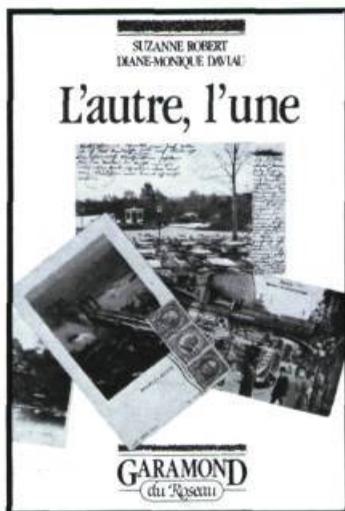
À une époque où on débat beaucoup de la désinstitutionnalisation (ouf quel vocable!) voilà un livre qui tombe à pic. «Le premier réseau de lutte contre la pauvreté à Montréal au 19^e siècle» est en effet animé non pas par l'État, mais par l'Église soutenue financièrement par quelques philanthropes, ainsi que par le bénévolat de plusieurs femmes de la bourgeoisie montréalaise.

On réalise à cette lecture que l'Église n'est pas que la responsable d'une grande noirceur, qu'elle n'est pas si réactionnaire et qu'elle a toujours été près des pauvres et des miséreux (une partie d'elle à tout le moins.) On voit

bien que l'aide aux démunis ne s'improvise pas, qu'elle a besoin d'infrastructures, de philanthropes et d'un grand nombre de bénévoles, et que ce n'est pas seulement une affaire de bonne volonté et de réseaux informels d'entraide.

Cet ouvrage suscite donc plusieurs réflexions tout à fait dans les préoccupations de l'heure; à ce titre, sa lecture s'impose. Par ailleurs, même s'il se veut très systématique en traitant successivement des intervenants, des pauvres en institution et des services à domicile, on y trouve à la fois des répétitions et quelques trous. Ainsi, pour la clarté de l'exposé, on aurait souhaité plus de précisions sur la topographie et la toponymie du Montréal du siècle dernier. De même, ce n'est qu'à la troisième mention qu'on apprend à quel mois eut lieu le grand incendie de 1852, jamais on n'en apprend la date exacte. Plusieurs exemples de ce genre pourraient être donnés. Tout cela est certainement très familier à l'historien, mais déconcerte le profane. Ici ce n'est pas tant l'auteur — qui connaît tout cela sur le bout de ses doigts — qui a fauté, que ses éditeurs. Malgré tout, voilà un livre intéressant, qui interpelle le présent plus que le passé.

Andrée Fortin



L'AUTRE, L'UNE Diane-Monique Daviau et Suzanne Robert Du Roseau, 1987; 14,95 \$

Des écrivains, que le hasard réunit dans un même projet d'écriture, peuvent devenir de véritables complices et éprouver de la satisfaction à jouer le jeu. Diane-Monique Daviau et Suzanne Robert en ont fait l'expérience. Loin de craindre les risques d'une semblable aven-

Nouveautés



25 contes
14 auteurs
448 pages
7,95 \$

Vous y découvrirez les «recettes magiques» infaillibles pour se débarrasser des diables, loups-garous, feux-follets et autres bêtes mystérieuses malcommodes et forts dangereuses qui hantaient nos ancêtres au siècle dernier.

20 contes / nouvelles
12 auteurs
228 pages
4,95 \$



Si la nouvelle et le conte fantastiques contemporains vous passionnent, si vous aimez les Yves Thériault, Rock Carrier, Michel Tremblay, ... vous dévorerez ce livre!

une présence active à notre culture

les éditions
fides

5170, av. Decelles, Montréal, Québec H3S 2C5 - (514) 735-6406

ture, les deux auteures se sont imposé certaines contraintes non pour restreindre leur imagination, mais pour la stimuler tout en assurant au recueil une unité certaine. Un thème, un décor, quelques objets, un personnage, une nouvelle s'inspirant d'une autre, voilà autant de points de départ (ou de points de repère) d'une œuvre qui ne déçoit pas.

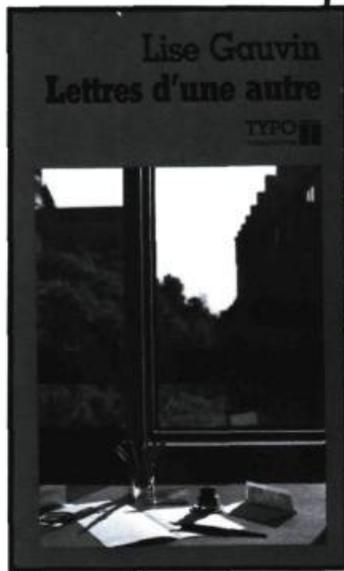
Il faut dire cependant qu'une telle démarche n'aurait peut-être pas donné des résultats aussi convaincants si les auteures n'avaient pas été de très bonnes nouvellistes. Chez chacune on reconnaît le goût du détail percutant, le sens du silence. La structure des nouvelles est drôlement bien ciselée. Chaque texte cerne intelligemment les contours de sa propre autonomie, de sa propre originalité. D'un bout à l'autre l'écriture est juste et soignée. Nullement tronqué (ou truqué) par le fait de rédiger un livre à deux, l'imaginaire de chacune des nouvellistes, dans le respect de leurs particularités, trouve son complément, son alter ego, son double même. L'osmose opère si bien qu'à la fin on se demande qui est l'autre, qui est l'une...

Si Diane-Monique Daviau et Suzanne Robert espéraient que leur recueil procure au lecteur un plaisir redoublé, leur espoir est comblé.

Michel Dufour

LETTRES D'UNE AUTRE
Lise Gauvin
L'Hexagone, 1987;
6,95 \$

Il faut absolument relire *Lettres d'une autre* édité dans la collection «Typo». Ces treize lettres sont tout bonnement passionnantes. Elles réussissent, en ajoutant juste assez de légèreté à la réflexion, à faire le tour de tous les sujets qui importent à la narratrice et qui sont les nôtres (dont certains, curieusement, redeviennent actuels): l'idée d'un projet de société versus le dépanneur, les chansonniers, la désaffection générale pour la politique, la littérature, la langue, le féminisme, New York, les



modes artistiques et littéraires, l'utopie du village planétaire et l'effacement des cultures, Denis Lortie, etc.

Les lettres de cet essai/fiction proviennent d'une jeune étudiante d'origine persane, venue à Montréal pour faire des recherches sur les contes dans la littérature québécoise du dix-neuvième siècle. Elle s'apprête à s'établir ici. Elle écrit à Sarah, sa meilleure amie, restée en Perse.

Le lecteur que je suis aurait souhaité un va-et-vient comparatif plus soutenu entre le pays d'origine et le pays d'adoption, donnant plus de crédibilité à l'acuité parfois surprenante de la narratrice sur certaines questions. Mais ça n'enlève rien à la qualité de l'œuvre dont la deuxième édition prouve déjà la nécessité.

Gilles Léveillé

LA FÉE CALCINÉE
Daniel Gagnon
VLB, 1987; 11,95 \$

Très belle couverture — c'est si important —, titre court, accrocheur, s'inscrivant dans une lignée de titres modernes et contestataires et qui, de ce fait, crée une certaine attente. *La fée calcinée*, toute récente parution de Daniel Gagnon, se présente comme un court récit poétique sur la mort, thème difficile à porter pour un écrivain.

La mort, ici, fait l'objet d'une représentation féminisée, soit l'image d'Épinal du squelette et de sa faux. La narratrice est également une femme, autrefois de chair, mariée à un homme du nom de Jérémie. Elle serait



morte dans des circonstances assez mystérieuses: «Les rebords de la table de cuisine encore tachés du sang de la femme assassinée dans notre maison le soir de mon anniversaire parlent de moi (...)». (p. 104)

En effet, c'est elle, cette voix d'outre-tombe qui implorera la Mort de venir la délivrer, de la faire mourir pour de bon. Alors se noue entre les deux femmes une relation fascinante à certains égards. D'abord par les lieux que les deux amies auront à «visiter», ces lieux de la morbidité par ex-

cellence, mais pas toujours, dans un café, une salle de cinéma (pour y mettre le feu), à l'hôpital, chez Jérémie, dans une tribu amérindienne, etc.

L'aspect le plus séduisant de ce récit est cette psychologie humaine et complexe prêtée au personnage de la Mort, suscitant de la compassion chez l'autre et un peu plus à mesure que le texte s'achemine vers sa fin.

En effet, s'entremêlent à cette relation spéciale la nécessité tragique, l'attente, l'horrible spectacle de la mort des autres et de plus en plus, la répulsion et l'attraction, sorte de balancier érotique qui n'est jamais loin du sado-masochisme puisque cette relation se sexualise, du moins par l'écriture. *Faire l'amour ici c'est faire la mort*, ce qui signifie la délivrance pour la narratrice. La fantasmagorie érotique atteint alors une phase culminante, une sorte d'orgasme, soit l'enjeu ou le point d'arrivée de la fiction.

Il est certain que, par plusieurs aspects, ce récit ne manque pas d'originalité. Par contre, il est moins certain que l'imagerie sexuelle de Gagnon plaise à tous les lecteurs et lectrices.

Gilles Léveillé

MICHEL DOSTIE



Le corps est devenu un nouveau dieu auquel nous vouons de nombreux cultes : hygiéniques, diététiques, médicaux, esthétiques, thérapeutiques. L'appel de plus en plus fréquent à la chirurgie esthétique ou le recours à des centaines de thérapies corporelles ne sont que quelques indices de cet énorme investissement que nous faisons dans notre corps pour en améliorer la valeur.

Essayer de faire valoir que notre corps ne nous appartient pas tout à fait pourrait en surprendre plusieurs. Voilà pourtant ce que démontre Michel Dostie.

EDITIONS
SAINT-MARTIN

4316, boul. Saint-Laurent, bureau 300
Montréal, Québec H2W 1Z3
(514) 845-1695

Dans toutes les bonnes librairies 16,95 \$